Document généré le 19 juil. 2025 14:48

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Vues d'Afrique
La force tranquille du documentaire

Denyse Therrien

Volume 18, numéro 1, été 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26533ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Therrien, D. (1999). Vues d'Afrique : la force tranquille du documentaire. *Ciné-Bulles*, *18*(1), 26–29.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La force tranquille du documentaire

PAR
DENYSE THERRIEN

Vues d'Afrique est certainement la plus haute en couleur et la plus vivante de toutes les manifestations cinématographiques à Montréal. Spectacles le midi, cuisine exotique le soir, expositions de photos, de peintures, d'objets rituels dans divers lieux culturels et cafés et, bien sûr, une programmation aussi diversifiée que le sont les pays représentés dans ce festival. Cette année, un colloque mettait un point d'orgue à la volonté toujours présente de faire le pont entre tradition et modernité. En somme, Vues d'Afrique nous offre un véritable périple culturel ainsi qu'une vision sociale et politique des sociétés africaines et créoles. Nous ne nous attarderons ici qu'au cinéma, mais il y aurait fort à dire des autres volets de la manifestation.

La volonté d'éduquer

Bon nombre de cinéastes d'Afrique semblent se donner pour mission d'éduquer leurs concitoyens, de leur faire prendre conscience de l'archaïsme de certaines mœurs. Hélas, le didactisme en fiction lasse vite. Une fois posé le théorème, le spectateur en devine la démonstration dès les premières minutes et la subit le reste du long métrage.

Souvent, ces films pèchent par excès. Au thème central se greffent deux, trois problèmes de société d'égale importance. Dans **Destin de femme** (Hakim Noury), Saïda, jeune femme cadre supérieur dans une entreprise, fait la rencontre de Hamid, un ingénieur informaticien qui professe une belle ouverture d'esprit à l'endroit des femmes mais se révèle vite traditionaliste et phallocrate après le mariage. Il digère mal que Saïda occupe un poste plus élevé que le sien et gagne plus que lui, tout comme il refuse d'envisager que leur premier enfant puisse être une fille. Il ignore donc le bébé, fait chambre à part, se met à sortir et à boire. Les choses se gâtent définitivement lorsque Saïda refuse de lui céder l'argent hérité de son père pour qu'il puisse monter sa propre affaire. Plus odieux encore, il devient violent. Le message aurait mieux porté si Hamid avait agi de la même façon envers Saïda après la naissance d'un garçon. Voilà un film soigné, bien interprété, mais non exempt de clichés sentimentaux, un peu lent et qui frise le mélodrame.

La Jumelle (Diaby Lanciné) a les défauts coutumiers de beaucoup de premiers longs métrages. Il cherche à exprimer l'ensemble des préoccupations du réalisateur: sort de la femme ivoirienne en général, mariage forcé, viol, excision et passage à la modernité. Tout cela dans un grand bazar d'idées qu'on se contente d'effleurer. Le film se perd dans un méli-mélo de sentiments, de situations et de dialogues parfois justes, mais souvent d'une hilarante naïveté ou d'une navrante pauvreté. Les jeunes comédiens ont l'air de réciter leur texte plutôt que de vivre leur personnage. Les bonnes intentions seules ne font pas les bons films.

Chikin Biznis – The Whole Story expose la situation de milliers de gens qui vivent dans les banlieues pauvres d'Afrique du Sud. Le film comporte des leçons de choses et une morale sur la fidélité, l'amitié et la place de l'argent dans la vie, dans des dialogues à la verdeur réjouissante. On y trouve le franc-parler qui caractérisait bon nombre de films de fiction africains voilà quelques années, mais qui semble avoir cédé à une langue plus universelle, plus sèche et plus banale.

Comédie sur les rêves des petites gens, le film nous fait pénétrer dans l'univers précaire des banlieues pauvres et des bidonvilles d'Afrique du Sud. Pour pouvoir investir à la bourse, Sipho se lance en affaires comme volailler dans les marchés publics. Le succès qu'il tire de son petit négoce le transforme vite en «coq», au dire de sa femme. Il s'empêtre dans une

entreprise de séduction peu banale, boit, ment à Grace — sa légitime —, qu'il finit par quitter pour se construire une cabane en tôle, à Soweto. Un court séjour en institut psychiatrique instigué par sa mère lui fait bientôt regagner la raison et son foyer où son épouse l'attend, forte des enseignements de la tavernière en matière de sexualité (une pièce d'anthologie du cinéma comique). Le film pourrait se clore sur cette fin heureuse, mais d'autres rebondissements attendent le spectateur. Non sans parenté avec le cinéma direct par son ton et son jeu, **Chikin Biznis** *était une vraie bouffée d'air dans une programmation étouffante.*

La poésie comme moyen d'expression

Deux courts métrages et un long métrage de fiction se distinguaient par leur poésie: **Mangwana** (**Demain**) du Zimbabwe, ainsi qu'**Avril** et **Noces de lune**, deux films tunisiens.

Quel bijou que **Mangwana**! Un simple accident — une jeep dans le fossé — inverse les rôles entre deux hommes de culture et de rang différents. À travers les attitudes de l'Écossais qui demande de l'aide et du vieil Africain qui la lui promet pour le lendemain, Manu Kurewa nous livre une fable sur le temps, le respect, l'orgueil, le mépris et l'art de vivre, dans un film *ciselé avec soin et justesse, d'une grande sobriété et rempli de silences éloquents.*

Raja Amari, jeune réalisatrice tunisienne, signe également un film où le silence est d'or. **Avril** nous transporte dans le monde trouble de deux sœurs qui vivent en vase clos dans une dépendance psychologique, servant l'une à l'autre de prétexte pour faire rentrer, même brièvement, un homme (le médecin) chez elles. Frustrées d'amour et de maternité, elles engagent à titre de servante une fillette de dix ans, qui devient peu à peu leur nouvel objet de transfert. Hors du temps et de l'espace public, **Avril** nous fait pénétrer dans l'univers étouffant de ces célibataires vieillissantes qui, dans une société où leur seul espace d'épanouissement est celui de la famille, n'ont rien d'autre à faire que de fabuler. Le jeu des comédiennes est magistral et la mise en scène aussi étouffante que l'espace où évoluent les protagonistes. Le film d'une cinéaste à l'avenir prometteur.

Enfin, le tunisien Taïeb Louchini nous offre un film urbain dans lequel les jeunes n'ont d'autre recours — quel que soit le milieu d'où ils viennent — que de sortir de la ville pour s'exprimer. Les seuls adultes qui leur prêtent attention, Pierrot et Madonna, ne sont pas sans rappeler certains personnages de Forcier, et **Noces de lune** à certains égards s'apparente à **Au clair de la lune**. Sans explications ni solutions aux problèmes des jeunes, amoral et avec une fin ouverte, **Noces de lune** dérange. Une charge poétique immense est transmise par les images et l'intense présence des comédiens interprétant Pierrot et Madonna. Du cinéma tunisien se dégage la modernité de l'Afrique.

La force tranquille du documentaire

À défaut de fictions puissantes, Vues d'Afrique présentait des documentaires d'une force étonnante et d'une modestie exemplaire. Regards d'étrangers ou d'indigènes, les films n'étaient ni bêtement racoleurs, ni condescendants, ni méprisants. Contrairement aux fictions, ils donnaient à entendre des femmes, des hommes et des enfants qui, en se racontant, dressent un bilan du monde, car les enfants du Kosovo pourraient exposer les mêmes horreurs que les petits Algériens (**l'Arc-en-ciel éclaté**) tout comme des femmes d'autres pays pourraient se substituer à Isabelle, la Belge, et Maman Aline, la Zaïroise, dans **Sida d'ici et de là-bas**, que seules quatre personnes ont choisi de voir lors de sa projection au cinéma ONF. La volonté d'aider ses pareils, de lutter contre la pauvreté, l'oppression et la maladie, ainsi que le désir de vivre et l'espoir de vivre mieux emplissaient l'écran.

Abidjan: des histoires de femmes (Robert Cornellier) nous présente quatre maîtresses femmes, qui, chacune à sa manière, contribuent non seulement à améliorer le sort de ses congénères, mais celui de la société toute entière. Ces femmes encore trop soumises aux lois et à d'archaïques coutumes, dès lors qu'il s'agit de la famille et de l'intégrité de leur corps, sont des femmes actives qui participent à la vie sociale d'Abidjan, ville dont plus de la moitié de la population vit sous le seuil

de la pauvreté. Artiste, marchande, administratrice, industrielle ou travailleuse sociale, éduquées ou analphabètes, ces femmes se battent pour la dignité de l'être humain. La danseuse et chorégraphe Rose-Marie Guiraud, qui a mis sur pied une fondation où vivent plus de 80 enfants et adolescents de la rue, le dit bien: il s'agit de faire comprendre à chaque garçon et fille qu'elle accueille qu'il/elle est un être à part entière, un être à respecter. Grâce à la danse et à la musique, elle leur donne un projet de vie. Pas de farniente: «Tu restes, tu sues.»

Yvonne Zamblé-Lou administre la coopérative d'alimentation fondée par sa mère analphabète. La coop regroupe plus de 1000 marchandes. Aucune ne sait lire, mais toutes savent compter et sont fières de pouvoir faire éduquer leurs enfants. Le marché occupe un terrain convoité et Yvonne Zamblé-Lou doit tenir tête aux promoteurs et autres hommes d'affaires. Son credo: «La réussite personnelle n'est rien. Seul le succès collectif compte.»

Fatou Syla est certes un autre personnage étonnant de cette société abidjanaise. À plus de 65 ans, cette industrielle débrouillarde, qui ne sait ni lire ni écrire (sinon signer), est une femme haute en couleur. Mariée jeune, contre son gré, à un homme beaucoup plus âgé qu'elle et possédant déjà trois autres femmes, elle fait une première fugue à l'âge de 25 ans et part définitivement un peu plus tard, abandonnant sa fille à son mari: le prix à payer pour sa liberté. Comme elle fait preuve de débrouillardise, le gouvernement d'une Côte d'Ivoire nouvellement indépendante lui confie le mandat de fabriquer le matériel postal. Fatou Syla a dû et a su s'entourer d'hommes de confiance qui la respectent. Millionnaire, elle vit seule dans une immense propriété: «c'est mieux comme ça», conclut-elle.

Si Fatou Syla surprend, Constance Ayï dérange. À la tête de l'Association ivoirienne pour la défense des droits des femmes, elle lutte pour changer le sort des femmes ivoiriennes: 70 % des femmes de plus de 15 ans sont analphabètes, se marient jeunes, ont en moyenne six enfants et une espérance de vie de 46 ans. Avec d'autres femmes mais aussi des hommes, elle cherche à éduquer la population et à modifier les mœurs, nommément abolir l'excision et faire légiférer le gouvernement en matière d'éducation et de mariage. En effet, il n'est pas rare de sortir des gamines de l'école pour leur faire épouser des hommes beaucoup plus âgés qu'elles: «Et cela, ce n'est pas de la pédophilie», constate-t-elle avec humeur. Constance Ayï souhaite anéantir la violence faite aux femmes, sous toutes ses formes. Pour cela, il faut la débusquer, la mettre à nu, faire prendre conscience aux femmes qu'elles n'ont pas à la subir, aux hommes qu'ils n'ont aucun droit de violence sur elles et au gouvernement qu'il a des responsabilités. On la nomme la Dame de fer de la Côte d'Ivoire.

Dans un tout autre registre, Pascal Signolet (France) profite d'une tournée d'Angélique Kidjo au Bénin, son pays natal, pour nous faire connaître l'artiste. Les sous-titres nous permettent enfin de comprendre les paroles de ses propres chansons qui revendiquent presque toujours quelque chose (répartition équitable de l'eau; respect de la religion vaudou). Dans ce voyage au pays de son enfance, Angélique Kidjo nous révèle sa culture et l'importance de ces retours aux sources pour le maintien de son équilibre: «Je ne sais peut-être pas très bien où je vais, mais je sais impérieusement d'où je viens et où je peux retourner.»

Documentaire qui sort également de l'ordinaire, **Sida d'ici et de là-bas** (Pierre-Yves Vandeweerd) nous met en présence d'une Belge et d'une Zaïroise séropositives. Au fil d'une correspondance assidue, les deux femmes apprennent à se connaître, parlent de leur lutte contre la maladie, de leur engagement social. En les suivant dans leurs pays respectifs, le réalisateur nous permet de voir les disparités entre les systèmes socioéconomiques du nord et du sud. Mais il rend surtout hommage au courage de ces femmes engagées au quotidien dans un combat pour leur propre survie et celle de milliers de gens. Avec une pudeur extrême, il conclut le film sur la rencontre émouvante des deux femmes à Kinshasa; une belle leçon aux faiseurs de fictions larmoyantes.

L'Algérie aujourd'hui

C'est toute la force du documentaire que révèlent les courts métrages de la série **l'Autre Algérie** (Algérie), en abordant l'horreur avec délicatesse et sobriété. Réalisés avec une

économie de moyens évidente, ces films algériens sont à la fois le cri de douleur et d'espoir d'un peuple qui refuse de mourir malgré la gangrène du terrorisme.

Dans **Échos des stades** d'Abdel Kader Ensaad, des hommes de tous âges se libèrent de l'extrême tension dans laquelle ils vivent au quotidien. Que demandent-ils? Du travail et de l'argent pour pouvoir se marier et fonder une famille. Dans le chahut du stade, ils chantent *leur révolte, dénoncent le pouvoir, la corruption, les fausses solutions, le terrorisme, etc.* Le stade est le seul lieu où s'éclater, selon un jeune homme de 19 ans: «Tu chantes dans la rue, tu es sûr de disparaître pendant 30 ans.» Quant aux femmes, on les cherche en vain, en se demandant où elles peuvent s'éclater et faire sortir la vapeur. Dommage que la voix off en français soit couverte la plupart du temps par celles des personnes interviewées. Des sous-titres auraient mieux servi le film.

Les Oiseaux chantent toujours la liberté de Rachid Benbrahim nous présente un oiseleur qui brave sa peur de temps à autre pour chasser le chardonneret — l'oiseau qui chante le mieux et vaut le plus cher sur le marché — dans les environs de Tlemcen, à 700 km d'Alger. Cela l'oblige à traverser en train des régions très dangereuses. Il ne s'agit ni de jouer ni de faire le fier, mais de nourrir sa famille. C'est aussi l'amour des oiseaux, même s'ils les vendent, qui amène les oiseleurs à poursuivre leurs activités. Drôle de pays où, au dire de l'oiseleur, l'oiseau en cage symbolise la liberté simplement parce qu'il chante.

Les Enfants d'El Manar de Boualem Kamel nous présente des intellectuels et des artistes algériens réfugiés depuis maintenant plus de cinq ans dans un hôtel désaffecté au bord de la mer. Ils y vivent en famille, dans la promiscuité, et vont de l'hôtel au journal, aux studios de radio et de télé. Des premiers occupants, certains sont morts assassinés ou victimes d'un attentat. En revanche, on y a célébré un mariage et 14 enfants sont nés à El Manar, force de vie. Dommage que les interventions en arabe ne soient pas traduites.

Le Train de l'espoir, c'est celui qui couvre l'un des tronçons les plus attaqués du réseau ferroviaire algérien. Abdelmadjid Sellamna suit un père de famille de 38 ans, cheminot, affecté au tronçon Alger-Oran. Le cinéaste nous fait vivre l'angoisse des conducteurs, contrôleurs et passagers, qui, pour des raisons diverses, ne peuvent se soustraire à ce trajet. Un arrêt de trois heures à la suite d'une alerte nous amène au bord de l'ironie. Partis en reconnaissance en micheline, deux travailleurs du rail nous expliquent que, de toute manière, on ne peut apercevoir les bombes; au moment où l'on passe dessus, on saute avec elles. Ce tour de reconnaissance ne serait-il qu'un moyen de limiter les morts à deux personnes? Quant à notre père de famille, il refuse de se rendre aux objurgations de sa femme qui meurt de peur chaque fois qu'il part au travail. Il professe qu'à vivre dans la peur on ne fait rien et que si ce n'est pas lui qui part, ce sera un ami... Le plus simple est de s'en remettre au destin: ce qui est écrit est écrit. Curieux destin qui en a fait une victime du rail un jour où il empruntait ce train comme passager et non comme travailleur...

Le film le plus terrible et le plus percutant fut sans nul doute **Douleur muette** d'Azzedine Meldour, qui nous montre sans complaisance et avec respect la douleur des victimes du terrorisme, marquées pour la vie. Adolescents à la mémoire à jamais entachée d'images d'explosions et de massacres; jeune garçon dont la famille fut égorgée sous ses yeux et qui confie qu'en parler est difficile mais libérateur; jeune fille qui a tenté de se suicider, après l'égorgement de son oncle, car à quoi bon vivre si l'on ne peut réaliser ses rêves... Une psychiatre s'interroge sur le pouvoir d'oubli, la nécessité d'oublier ou de se souvenir. Quant aux jeunes, ils sont partagés entre le désir de se venger et la confiance qu'ils mettent en Dieu, «qui y verra». Un film où les pauses et les silences sont aussi chargés que la parole.

Lorsque l'on compare les documentaires aux films de fiction abordés ici, force est de constater que la douleur vraie ne tire pas nécessairement les larmes du spectateur. Elle le pose, le fait rentrer en lui-même et réfléchir à sa propre responsabilité sur le plan social. Longtemps après la fin du festival, elle lui interdit toujours de ne pas se sentir concerné. ■